

PC

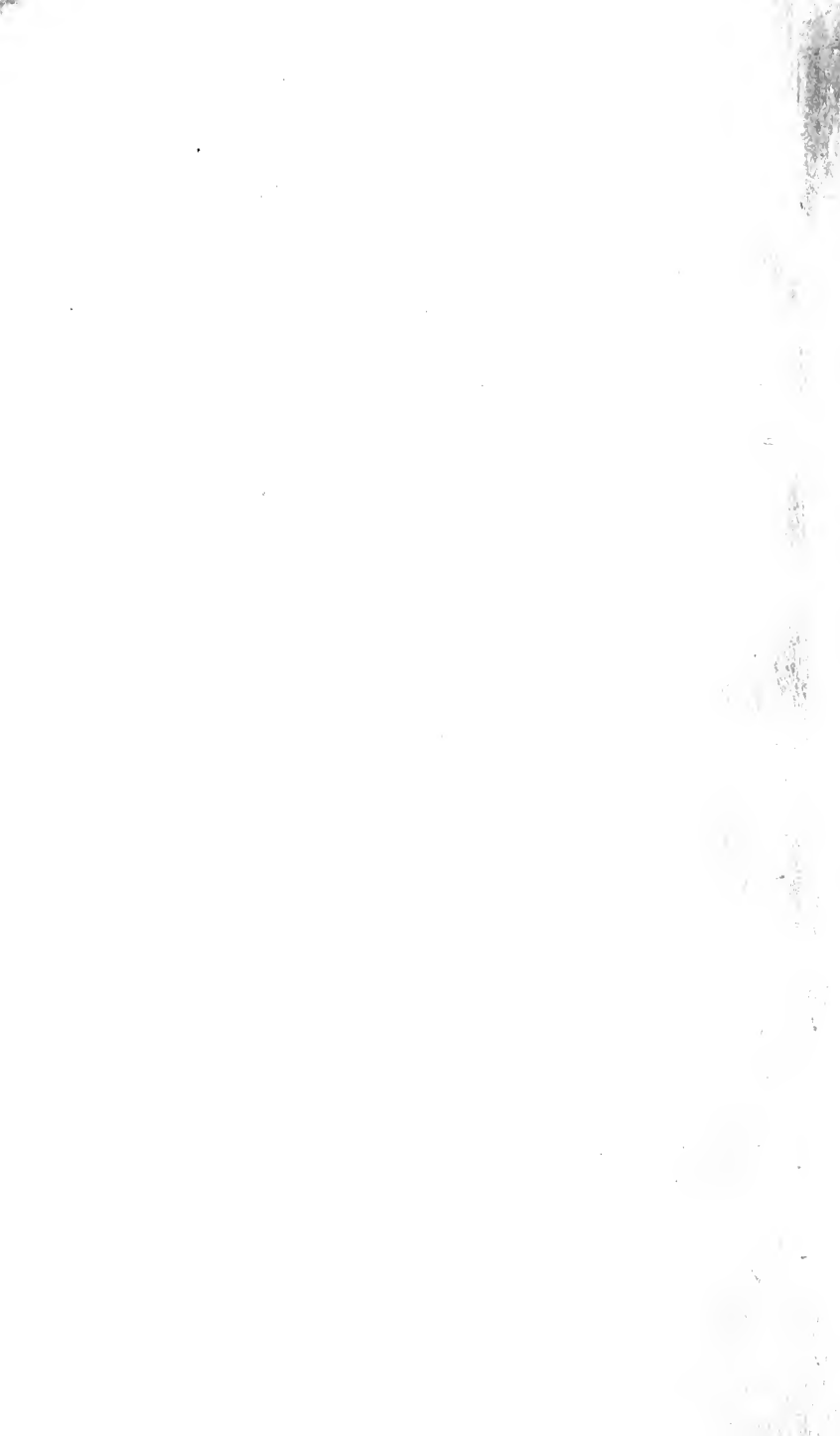
1896

A1

1769







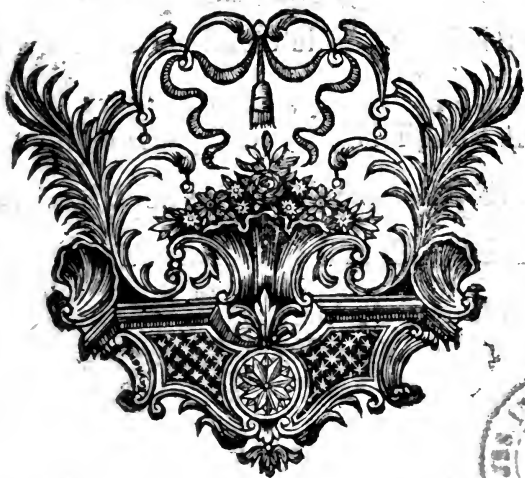
*Prati A*  
IPHIGÉNIE,

*46* TRAGÉDIE,

*Le...  
S...*

PAR M<sup>R</sup>. RACINE.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS.

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.



M. DCC. LXIX.

*390466  
22.3.11*

---

# ACTEURS.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, Femme d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE, Fille d'Agamemnon.

ERIPHILE, Fille d'Hélène & de Thésée.

ARCAS, } Domestiques  
EURIBATE, } d'Agamemnon.

ÆGINE, Femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, Confidente d'Eriphile.

TROUPE de Gardes.

*La Scène est en Aulide, dans la Tente  
d'Agamemnon.*

PQ

1896

A1

1769



# IPHIGÉNIE, TRAGÉDIE.

---

## ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

**O**UI, c'est Agamemnon, c'est ton Roi qui t'éveille.  
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous même Seigneur ! Quel important besoin  
Vous a fait devancer l'Aurore de si loin ?  
A peine un foible jour vous éclaire & me guide :  
Vos yeux seuls & les miens sont ouverts dans l'Aulide.  
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?  
Les vents nous auroient-ils exaucé cette nuit ?  
Mais tout dort, & l'Armée, & les Vents & Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui satisfait de son humble fortune,  
Libre du joug superbe, où je suis attaché,  
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage ?  
Comblé de tant d'honneur, par quel secret outrage,  
Les Dieux, à vos desirs toujours si complaisans,  
Vous font-ils méconnoître & hair leurs présens ?

A ij

Roi , Pere , époux heureux , fils du puissant Atrée ,  
 Vous possédez des Grecs la plus riche Contrée.  
 Du sang de Jupiter issu de tous côtés ,  
 L'hymen vous lie encor aux Dieux dont vous sortez ;  
 Le jeune Achille , enfin , vanté par tant d'Oracles ,  
 Achille , à qui le Ciel promet tant de miracles ,  
 Recherche votre fille ; & d'un hymen si beau ,  
 Veut dans Troye embrasée allumer le flambeau.  
 Quelle gloire , Seigneur , quels triomphes égalent.  
 Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent ?  
 Tous ces mille Vaisseaux , qui chargés de vingt Rois ,  
 N'attendent que les vents pour partir sous vos loix ?  
 Ce long calme , il est vrai , retarde vos conquêtes ;  
 Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes ,  
 D'Illion trop long-temps vous ferment le chemin.  
 Mais parmi tant d'honneurs , vous êtes homme enfin.  
 Tandis que vous vivrez , le sort qui toujours change ,  
 Né vous a point promis un bonheur sans mélange.  
 Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés ,  
 Vous arrachent , Seigneur , les pleurs que vous versez ?  
 Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?  
 Pleurez-vous Clytemnestre , ou bien Iphigénie ?  
 Qu'est-ce qu'on vous écrit ? D'aignez m'en avertir.

A G A M E M N O N .

Non , tu ne mourras point , je n'y puis consentir.

A R C A S .

Seigneur...

A G A M E M N O N .

Tu vois mon trouble , apprends ce qui le cause ,  
 Et juge s'il est temps , ami , que je repose.  
 Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés ,  
 Nos Vaisseaux par les vents sembloient être appelés :  
 Nous partions ; & déjà par mille cris de joie ,  
 Nous menacions de loin les rivages de Troye.  
 Un prodige étonnant fit taire ce transport ,  
 Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le Port.  
 Il fallut s'arrêter , & la rame inutile  
 Fatigua vainement une mer immobile.  
 Ce miracle inouï me fit tourner les yeux  
 Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux.  
 Suivi de Ménélas , de Nestor & d'Ulysse ,  
 J'offris sur ces Autels un secret sacrifice.  
 Quelle fut sa réponse ! & que devins-je , Arcas ,  
 Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !  
*Vous armez contre Troye une puissance vaine ,  
 Si , dans un sacrifice auguste & solennel ,*



# TRAGÉDIE.

*Une fille du sang d'Hélène ,  
De Diane en ces lieux n'ensanglante l'Autel.  
Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie ,  
Sacrifiez Iphigénie.*

A R C A S.

Votre fille !

A G A M E M N O N.

Surpris , comme tu peux penser ,  
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer :  
Je demeurai sans voix , & n'en repris l'usage  
Que par mille sanglots qui se firent passage.  
Je condamnai les Dieux , & sans plus rien oüir ,  
Fis vœu sur leurs Autels de leur défobéir.  
Que n'en croyois-je alors ma tendresse allarmée !  
Je voulois sur le champ congédier l'Armée.  
Ulyssé en apparence approuvant mes discours ,  
De ce premier torrent laissa passer le cours.  
Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie ,  
Il me représenta l'honneur & la Patrie ,  
Tout ce Peuple , ces Rois à mes ordres soumis ,  
Et l'Empire d'Asie à la Grèce promis ;  
De quel front , immolant tout l'Etat à ma fille ,  
Roi sans gloire , j'irois vieillir dans ma famille.  
Moi-même , ( je l'avoue avec quelque pudeur )  
Charmé de mon pouvoir , & plein de ma grandeur ;  
Ces noms de Roi des Rois , & de Chef de la Grèce ,  
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.  
Pour comble de malheurs , les Dieux , toutes les nuits ,  
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis ,  
Vengeant de leurs Autels le sanglant privilège ,  
Me venoient reprocher ma pitié sacrilège ;  
Et présentant la foudre à mon esprit confus ,  
Le bras déjà levé , menaçoient mes refus.  
Je me rendis enfin , & vaincu par Ulyssé ,  
De ma fille , en pleurant j'ordonnai le supplice :  
Mais des bras d'une mere il falloit l'arracher :  
Quel funeste artifice il me fallut chercher !  
D'Achille , qui l'aimoit , j'empruntai le langage ;  
J'écrivis en Argos , pour hâter ce voyage ,  
Que ce Guerrier , pressé de partir avec nous ,  
Vouloit revoir ma fille , & partir son époux.

A R C A S.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?  
Avez-vous prétendu que muet & tranquille ,  
Ce Héros , qu'armera l'amour & la raison ,  
Vous laisse , par ce meurtre , abuser de son nom ?

Verra-t-il à ses yeux son Amante immolée ?

A G A M E M N O N .

Achille étoit absent ; & son pere Pélée ,  
 D'un voisin ennemi redoutant les efforts ,  
 L'avoit , tu t'en souviens , rappelé de ces bords ;  
 Et cette guerre , Arcas , selon toute apparence ;  
 Auroit dû plus long-temps prolonger son absence.  
 Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?  
 Achille va combattre , & triomphe en courant ;  
 Et ce vainqueur suivant de près sa renommée ,  
 Hier avec la nuit arriva dans l'Armée.  
 Mais des nœuds plus puissans me retiennent le bras :  
 Ma fille qui s'approche , & court à son trépas ,  
 Qui loin de soupçonner un arrêt si sévere ,  
 Peut-être s'applaudit des bontés de son pere ;  
 Ma fille.... Ce nom seul , dont les droits sont si saints ,  
 Sa jeunesse mon sang , n'est pas ce que je plains.  
 Je plains mille vertus , un amour mutuelle ,  
 Sa pitié pour moi , ma tendresse pour elle ,  
 Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer ,  
 Et que j'avois promis de mieux récompenser.  
 Non , je ne croirai point , ô Ciel ! que ta justice  
 Approuve la fureur de ce noir sacrifice :  
 Tes Oracles , sans doute , ont voulu m'éprouver ,  
 Et tu me punirois si j'osois l'achever.  
 Arcas , je t'ai choisi pour cette confidence.  
 Il faut montrer ici ton zèle & ta prudence .  
 La Reine , qui dans Sparte avoit connu ta foi ,  
 T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.  
 Prends cette lettre ; cours au-devant de la Reine ,  
 Et fais , sans t'arrêter , le chemin de Myceane.  
 Dès que tu la verras , défends-lui d'avancer ,  
 Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.  
 Mais ne t'écarte point , prends un fidele guide.  
 Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide ,  
 Elle est morte. Calchas qui l'attend en ces lieux ,  
 Fera taire nos pleurs , fera parler les Dieux ;  
 Et la Religion contre nous irritée ,  
 Par les timides Grecs sera seule écoutée.  
 Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition ,  
 Réveilleront leur brigue & leur prétention ,  
 M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse.  
 Va , dis-je , sauve-là de ma propre foiblesse.  
 Mais sur-tout ne va point , par un zèle indiscret ,  
 Découvrir à ses yeux mon funeste secret.  
 Que , s'il se peut , ma fille à jamais abusée ,

Ignore à quel péril je l'avois exposée.  
 D'une mere en fureur épargne-moi les cris,  
 Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.  
 Pour renvoyer la fille & la mere offensée,  
 Je leur écris qu'Achille a changé de pensée,  
 Et qu'il veut désormais jusques à son retour,  
 Différer cet hymen, que pressoit son amour.  
 Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,  
 On accuse en secret cette jeune Eriphile,  
 Que lui-même captive amena de Lesbos,  
 Et qu'après de ma fille on garde dans Argos.  
 C'est leur en dire assez. Le reste il le faut taire.  
 Déjà le jour plus grand nous frappe & nous éclaire;  
 Déjà même l'on entre, & j'entends quelque bruit.  
 C'est Achille. Va, pars. Dieux ! Ulysse le fuit.

SCÈNE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

QUOI ! Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide,  
 La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?  
 D'un courage naissant sont-ce là les essais ?  
 Quels triomphes suivront de si nobles succès !  
 La Thessalie entière, ou vaincue, ou calmée,  
 Lesbos même conquise, en attendant l'Armée,  
 De toute autre valeur éternels monumens,  
 Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête ;  
 Et que puisse bientôt le Ciel, qui nous arrête,  
 Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité  
 Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.  
 Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croye  
 D'un bruit qui me surprend, & me comble de joie ?  
 Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?  
 Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?  
 On dit qu'Iphigénie en ces lieux amenée,  
 Doit bientôt à son sort unir ma destinée ?

AGAMEMNON.

Ma fille ! qui vous dit qu'on la doit amener ?

## I P H I G É N I E ,

A C H I L L E .

Seigneur , qu'a donc ce bruit qui vous doit étonner ?

A G A M E M N O N à *Ulysse* .

Juste Ciel ! Sçauroit-il mon funeste artifice ?

U L Y S S E .

Seigneur , Agamemnon s'étonne avec justice .

Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?

O Ciel ! pour un hymen quel temps choisissez-vous ?

Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée ,

Trouble toute la Grèce , &amp; consume l'Armée ;

Tandis que pour fléchir l'inclémence des Dieux ;

Il faut du sang peut-être , &amp; du plus précieux ,

Achille seul , Achille à son amour s'applique !

Voudroit-il insulter à la crainte publique ?

Et que le Chef des Grecs irritant les destins ;

Préparât d'un hymen la pompe &amp; les festins ?

Ah , Seigneur ! est-ce ainsi que votre ame attendrie

Plaint le malheur des Grecs , &amp; chérit la Patrie ?

A C H I L L E .

Dans les champs Phrygiens les effets feront foi ;

Qui la chérit le plus , ou d'Ulysse , ou de moi .

Jusques-là je vous laisse étaler votre zèle .

Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle .

Remplissez les Autels d'offrandes &amp; de sang .

Des victimes vous-même interrogez le flanc .

Du silence des vents demandez-leur la cause .

Mais moi , qui de ce soin sur Calchas me repose ,

Souffrez , Seigneur , souffrez que je coure hâter

Un hymen dont les Dieux ne sçauroient s'irriter .

Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive ,

Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive .

J'aurois trop de regret , si quelque autre Guerrier ;

Au rivage Troyen descendoit le premier .

A G A M E M N O N .

O Ciel ! pourquoi faut-il que ta secrète envie

Ferme à de tels Héros le chemin de l'Asie ?

N'aurois-je vu briller cette noble chaleur ,

Que pour m'en retourner avec plus de douleur !

U L Y S S E .

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

A C H I L L E .

Seigneur , qu'osez-vous dire ?

A G A M E M N O N .

Qu'il faut , Princes , qu'il faut que chacun se retire ;

Que d'un crédule espoir , trop long-temps abusés ,

Nous attendons les vents qui nous sont refusés .

Le Ciel protège Troye ; & par trop de présages ,  
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

A C H I L L E.

Quels présages affreux nous marquent son courroux ?

A G A M E M N O N.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.

Que sert de se flatter ? On sçait qu'à votre tête

Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête.

Mais on sçait que pour prix d'un triomphe si beau,  
Ils ont, aux champs Troyens, marqué votre tombeau ;  
Que votre vie ailleurs & longue & fortunée,  
Devant Troye, en sa fleur, doit être moissonnée.

A C H I L L E.

Ainsi pour vous vanger, tant de Rois assemblés,

D'un opprobre éternel retourneront comblés ;

Et Pâris couronnant son insolente flamme,

Retiendra sans péril la sœur de votre femme !

A G A M E M N O N.

Hé quoi ! votre valeur, qui nous a devancés,

N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez !

Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,  
Epouvantent encor toute la mer Egée.

Troye en a vu la flamme, & jusques dans ses ports,

Les flots en ont poussé les débris & les morts.

Que dis-je ? Les Troyens pleurent une autre Hélène,

Que vous avez captive envoyée à Mycène.

Car je n'en doute point, cette jeune beauté

Garde en vain un secret que trahit sa fierté ;

Et son silence même accusant sa foiblesse,

Nous dit qu'elle nous cache une illustre Princesse.

A C H I L L E.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux.

Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.

Moi, je m'arrêteroie à des vaines menaces ?

Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces ?

Les Parques, à ma mere, il est vrai, l'ont prédit,

Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,

Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.

Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,

Voudrois-je, de la terre, inutile fardeau,

Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,

Attendre chez mon pere une obscure vieillesse,

Et toujours de la gloire évitant le sentier,

Ne laisser aucun nom, & mourir tout entier ?

Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;

L'honneur parle, il suffit, ce sont là nos Oracles.  
 Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;  
 Mais , Seigneur , notre gloire est dans nos propres mains.  
 Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?  
 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-  
 mêmes.

Et laissant faire au sort , courons où la valeur  
 Nous promet un destin aussi grand que le leur.  
 C'est à Troye , & j'y cours. Et quoiqu'on me prédise ,  
 Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise ;  
 Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger ,  
 Patrocle & moi , Seigneur , nous irons nous venger.  
 Mais non , c'est en vos mains que le destin la livre.  
 Je n'aspire , en effet , qu'à l'honneur de vous suivre.  
 Je ne vous presse plus d'approuver les transports  
 D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords :  
 Ce même amour , soigneux de votre Renommée ,  
 Veut qu'ici mon exemple encourage l'Armée ,  
 Et me défend sur-tout de vous abandonner  
 Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

## S C E N E I I I .

A G A M E M N O N , U L Y S S E .

U L Y S S E .

**S**eigneur , vous l'entendez. Quelque prix qu'il en coûte,  
 Il veut voler à Troye , & poursuivre sa route :  
 Nous craignons son amour. Et lui-même aujourd'hui,  
 Par une heureuse erreur , nous arme contre lui.

A G A M E M N O N .

Hélas !

U L Y S S E .

De ce soupir que faut-il que j'augure ?  
 Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?  
 Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?  
 Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?  
 Songez-y. Vous devez votre fille à la Grèce ,  
 Vous nous l'avez promise. Et sur cette promesse,  
 Calchas , par tous les Grecs consulté chaque jour ,  
 Leur a prédit des vents l'infaillible retour.  
 A ses prédictions , si l'effet est contraire ,  
 Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;

Que ses plaintes , qu'en vain vous voudrez appaiser ,  
 Laisent mentir les Dieux , sans vous en accuser ?  
 Et qui sçait ce qu'aux Grecs , frustrés de leur victime ,  
 Peut permettre un courroux , qu'ils croiront légitime ?  
 Gardez-vous de réduire un peuple furieux ,  
 Seigneur , à prononcer entre vous & les Dieux.  
 N'est-ce pas vous enfin , de qui la voix pressante  
 Nous a tous appellés aux Campagnes du Xante ?  
 Et qui de ville en ville attestiez les sermens.  
 Que d'Helene autrefois firent tous les amans ,  
 Quand presque tous les Grecs , rivaux de votre frere ,  
 La demandoient en foule à Tyndare son pere ?  
 De quelque heureux époux que l'on dût faire choix ,  
 Nous jurames dès-lors de défendre ses droits ;  
 Et si quelque insolent lui voloit sa conquête ,  
 Nos mains , du ravisseur , lui promirent la tête.  
 Mais sans vous ce serment , que l'amour a dicté ,  
 Libre de cet amour , l'aurions-nous respecté ?  
 Vous seul nous arrachant à de nouvelles flammes ,  
 Nous avez fait laisser nos enfans & nos femmes.  
 Et quand de toutes parts assemblés en ces lieux ,  
 L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux ,  
 Quand la Grèce déjà vous donnant son suffrage ,  
 Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage ;  
 Que ses Rois , qui pouvoient vous disputer ce rang ,  
 Sont prêts , pour vous servir , de verser tout leur sang ;  
 Le seul Agamemnon refusant la victoire ,  
 N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire ?  
 Et dès le premier pas , se laissant effrayer ,  
 Ne commande les Grecs que pour les renvoyer ?

A G A M E M N O N.

Ah, Seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,  
 Votre cœur aisément se montre magnanime !  
 Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel ,  
 Votre fils Telemaque , approcher de l'Autel ,  
 Nous vous verrions troublé de cette affreuse image ,  
 Changer bien-tôt en pleurs ce superbe langage ;  
 Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui ,  
 Et courir vous jeter entre Calchas & lui !  
 Seigneur , vous le sçavez , j'ai donné ma parole ,  
 Et si ma fille vient , je consens qu'on l'immole ;  
 Mais malgré tous mes soins , si son heureux destin  
 La retient dans Argos , ou l'arrête en chemin ,  
 Souffrez que sans presser ce barbare spectacle ,  
 En faveur de mon sang j'explique cet obstacle ;  
 Que j'ose , pour ma fille , accepter le secours

De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.  
 Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ,  
 Et je rougis...

## S C E N E I V.

AGAMEMNON , ULYSSE , EURYBATE.

E U R Y B A T E .

S Eigneur...

A G A M E M N O N .

Ah ! que vient-on me dire ?

E U R Y B A T E .

La Reine , dont la course a devancé les pas ,  
 Va remettre bien-tôt sa fille entre vos bras.  
 Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée  
 Dans ces bois , qui du Camp semblent cacher l'entrée :  
 A peine nous avons , dans leur obscurité ,  
 Retrouvé le chemin que nous avons quitté.

A G A M E M N O N .

Ciel !

E U R Y B A T E .

Elle amene aussi cette jeune Eriphile ,  
 Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille ,  
 Et qui de son destin , qu'elle ne connoît pas ,  
 Vient , dit-elle , en Aulide interroger Calcas.  
 Déjà de leur abord la nouvelle est semée ,  
 Et déjà de Soldats une foule charmée ,  
 Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté ,  
 Pousse au Ciel mille vœux pour sa félicité.  
 Les uns avec respect environnoient la Reine ,  
 D'autres me demandoient le sujet qui l'amene.  
 Mais tous ils confessoient , que si jamais les Dieux  
 Ne mirent sur le Trône un Roi plus glorieux ,  
 Egalement comblé de leurs faveurs secretes ,  
 Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

A G A M E M N O N .

Eurybate , il suffit. Vous pouvez nous laisser.  
 Le reste me regarde , & je vais y penser.



SCÈNE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

**J**uste Ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance ,  
 Tu romps tous les efforts de ma vaine prudence ;  
 Encor si je pouvois , libre dans mon malheur ,  
 Par des larmes au moins soulager ma douleur !  
 Triste destin des Rois ! Esclaves que nous sommes ,  
 Et des rigueurs du sort , & des discours des hommes ;  
 Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ,  
 Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

ULYSSE.

Je suis pere, Seigneur, & foible comme un autre,  
 Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre.  
 Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,  
 Loïn de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer ;  
 Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.  
 Les Dieux ont à Calchas amené leur victime.  
 Il le sçait, il l'attend : & s'il la voit tarder,  
 Lui-même à haute voix viendra la demander.  
 Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre  
 Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.  
 Pleurez ce sang, pleurez : ou plutôt sans pâlir,  
 Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.  
 Voyez tout l'Hellepont blanchissant sous nos rames,  
 Et la perfide Troye abandonnée aux flammes,  
 Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,  
 Hélène par vos mains rendue à son époux :  
 Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,  
 Dans cette même Aulide avec vous retoarnées ;  
 Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir  
 L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance,  
 Je cède, & laisse aux Dieux opprimer l'innocence ;  
 La victime bien-tôt marchera sur vos pas,  
 Allez ; mais cependant faites taire Calchas.  
 Et m'aidant à cacher ce funeste mystere,  
 Laissez-moi de l'autel écarter une mere.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

**N**E les contraignons point, Doris, retirons-nous  
Laissons-les dans les bras d'un pere & d'un époux.  
Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,  
Mettons en liberté ma tristesse & leur joie.

DORIS.

Quoi Madame ! toujours irritant vos douleurs,  
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs ?  
Je sçais que tout déplaît aux yeux d'une captive,  
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive.  
Mais dans le temps fatal que, repassant les flots,  
Nous suivons malgré nous le vainqueur de Lesbos,  
Lorsque dans son vaisseau, prisonniere timide,  
Vous voyez devant vous ce vainqueur homicide,  
Le dirai-je ? vos yeux de larmes moins trempés,  
A pleurer vos malheurs, étoient moins occupés.  
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie,  
D'une amitié sincere avec vous est unie.  
Elle vous plaît, vous voit avec des yeux de sœur,  
Et vous seriez dans Troye avec moins de douceur.  
Vous vouliez voir l'Aulide, où son pere l'appelle ;  
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.  
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,  
Votre douleur redouble, & croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi ! te semble-t-il que la triste Eriphile  
Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?  
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir

A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir ?  
 Je vois Iphigénie entre les bras d'un pere ;  
 Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mere ;  
 Et moi , toujours en butte à de nouveaux dangers ,  
 Remise dès l'enfance en des bras étrangers ,  
 Je reçus , & je vois le jour que je respire ,  
 Sans que pere ni mere ait daigné me sourire.  
 J'ignore qui je suis. Et pour comble d'horreur ,  
 Un oracle effrayant m'attache à mon erreur ;  
 Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître ,  
 Me dit que ; sans périr , je ne me puis connoître.

D O R I S.

Non , non , jusques au bout vous devez le chercher.  
 Un oracle toujours se plaît à se cacher.  
 Toujours avec un sens il en présente un autre.  
 Et perdant un faux nom , vous reprendrez le vôtre.  
 C'est-là tout le danger que vous pouvez courir ,  
 Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.  
 Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

É R I P H I L E.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance ,  
 Et ton pere , du reste infortuné témoin ,  
 Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.  
 Hélas ! dans cette Troye où j'étois attendue ,  
 Ma gloire , disoit-il , m'alloit être rendue ;  
 J'allois , en reprenant & mon nom & mon rang ,  
 Des plus grands Rois , en moi , reconnoître le sang.  
 Déjà je découvrois cette fameuse Ville ;  
 Le Ciel mene à Lesbos l'impitoyable Achille.  
 Tout cède , tout ressent ses funestes efforts.  
 Ton pere , enseveli dans la foule des morts ,  
 Me laisse dans les fers , à moi-même inconnue ;  
 Et de tant de grandeurs , dont j'étois prévenue ,  
 Vile esclave des Grecs , je n'ai pu conserver  
 Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

D O R I S.

Ah ! que perdant , Madame , un témoin si fidele ,  
 La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !  
 Mais Calchas est ici , Calchas si renommé ,  
 Qui des secrets des Dieux fut toujours informé.  
 Le Ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître ,  
 Il sçait tout ce qui fut , & tout ce qui doit être.  
 Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs ?  
 Ce Camp même est pour vous tout plein de protecteurs.  
 Bientôt Iphigénie , en épousant Achille ,  
 Vous va , sous son appui , présenter un asyle :

Elle vous l'a promis , & juré devant moi ;  
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

É R I P H I L E .

Que dirois-tu , Doris , si , passant tout le reste ,  
Cet hymen , de mes maux , étoit le plus funeste ?

D O R I S .

Quoi ! Madame ?

É R I P H I L E .

Tu vois avec étonnement ,  
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.  
Ecoute , & tu te vas étonner que je vive.  
C'est peu d'être étrangere , inconnue & captive.  
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens ,  
Cet Achille , l'auteur de tes maux & des miens ,  
Dont la sanglante main m'enleva prisonniere ,  
Qui m'arracha d'un coup ma naissance & ton pere ,  
De qui , jusques au nom , tout doit m'être odieux ,  
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

D O R I S .

Ah ! que me dites-vous ?

É R I P H I L E .

Je me flattois sans cesse  
Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse ;  
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours ,  
Et te parle une fois pour se taire toujours.  
Ne me demande point sur quel espoir fondée ,  
De ce fatal amour je me vis possédée.  
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs ,  
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.  
Le Ciel s'est fait , sans doute , une joie inhumaine  
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.  
Rappellerai-je encor le souvenir affreux  
Du jour qui , dans les fers , nous jetta toutes deux ?  
Dans les cruelles mains , par qui je fus ravie ,  
Je demeurai long-tems sans lumiere & sans vie :  
Enfin , mes foibles yeux chercherent la clarté ;  
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté ,  
Je frémissois , Doris , & d'un vainqueur sauvage.  
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.  
J'entraï dans son vaisseau , détestant sa fureur ,  
Et toujours détournant ma vue avec horreur.  
Je le vis. Son aspect n'avoit rien de farouche :  
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.  
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer ,  
J'oubliai ma colere , & ne sçus que pleurer.  
Je me laissai conduire à cet aimable guide.

Je l'aimois à Lesbos, & je l'aime en Aulide.  
 Iphigénie en vain, s'offre à me protéger,  
 Et me tend une main prompte à me soulager :  
 Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !  
 Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée,  
 Que pour m'armer contr'elle, & sans me découvrir,  
 Traverser son bonheur, que je ne puis souffrir.

DORIS.

Et que pourroit contr'elle une impuissante haine ?  
 Ne valloit-il pas mieux, renfermée à Mycene,  
 Eviter les tourmens que vous venez chercher,  
 Et combattre des feux contraints de se cacher ?

ÉRIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais quelque triste image  
 Que la gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,  
 Au sort qui me traînoit il fallut consentir.  
 Une secresse voix m'ordonna de partir ;  
 Me dit qu'offrant ici ma présence importune,  
 Peut-être j'y pourrois porter mon infortune,  
 Que peut-être approchant ces amans trop heureux,  
 Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.  
 Voilà ce qui m'amene, & non l'impatience  
 D'apprendre à qui je dois une triste naissance :  
 Ou plutôt leur hymen me servira de loi.  
 S'il s'acheve, il suffit, tout est fini pour moi.  
 Je périrai, Doris ; & par une mort prompte,  
 Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,  
 Sans chercher des parens si long-tems ignorés ;  
 Et que ma folle amour a trop deshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, Madame, & que pour votre vie. —

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCENE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

**S**eigneur, où courez-vous ? Et quels empressemens  
 Vous dérobent sitôt à nos embrassemens ?

**A** qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?

**M**on respect a fait place aux transports de la Reine.

C

Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter ?  
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?  
Ne puis-je. —

A G A M E M N O N.

Eh bien, ma fille, embrassez votre pere.  
Il vous aime toujours.

I P H I G É N I E.

Que cet amour m'est chere !  
Quel plaisir de vous voir, & de vous contempler  
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !  
Quels honneurs ! quel pouvoir ! Déjà la renommée,  
Par d'étonnans récits, m'en avoit informée.  
Mais que voyant de près ce spectacle charmant,  
Je sens croître ma joie & mon étonnement !  
Dieux ! avec quel amour la Grece vous révere !  
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere !

A G A M E M N O N.

Vous méritez, ma fille, un pere plus heureux.

I P H I G É N I E.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?  
A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre ?  
J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

A G A M E M N O N à part.

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

I P H I G É N I E.

Vous vous cachez, Seigneur, & semblez soupirer ?  
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine :  
Avons-nous, sans votre ordre, abandonné Mycene ?

A G A M E M N O N.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;  
Mais les tems sont changés aussi-bien que les lieux.  
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

I P H I G É N I E.

Hé, mon-pere ! oubliez votre rang à ma vue ?  
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.  
N'osez-vous, sans rougir, être pere un moment ?  
Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princesse,  
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse.  
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté ;  
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.  
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?  
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?  
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

A G A M E M N O N.

Ah, ma fille !

*TRAGÉDIE:*

*IPHIGÉNIE.*

Seigneur, poursuivez.

*AGAMEMNON.*

Je ne puis.

*IPHIGÉNIE.*

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes!

*AGAMEMNON.*

Sa perte à ses vainqueurs coutera bien des larmes.

*IPHIGÉNIE.*

Les Dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours!

*AGAMEMNON.*

Les Dieux depuis un tems me sont cruels & sourds.

*IPHIGÉNIE.*

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

*AGAMEMNON.*

Puissai-je auparavant fléchir leur injustice!

*IPHIGÉNIE.*

L'offrira-t-on bien-tôt?

*AGAMEMNON.*

Plutôt que je ne veux.

*IPHIGÉNIE.*

Me fera-t-il permis de me joindre à vos vœux?

Verra-t-on à l'Autel votre heureuse famille?

*AGAMEMNON.*

Hélas!

*IPHIGÉNIE.*

Vous vous taisez?

*AGAMEMNON.*

Vous y ferez, ma fille.

Adieu.

---

*SCÈNE III.*

*IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.*

*IPHIGÉNIE.*

**D**E cet accueil, que dois-je soupçonner?  
D'une secrète horreur je me sens frissonner.

Je crains malgré moi-même, un malheur que j'ignore.  
Justes Dieux! vous sçavez pour qui je vous implore!

*ÉRIPHILE.*

Quoi! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,  
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler?

Cij

Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée ,  
 Moi , qui de mes parens toujours abandonnée ,  
 Etrangere par-tout , n'ai , pas même en naissant ,  
 Peut-être reçu d'eux un regard caressant ?  
 Du moins si vos respects sont rejettés d'un pere ,  
 Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mere ;  
 Et de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez ,  
 Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés ?

## I P H I G E N I E .

Je ne m'en défends point. Mes pleurs , belle Eriphile ,  
 Ne tiendroient pas long-tems contre les soins d'Achille ;  
 Sa gloire , son amour , mon pere , mon devoir ,  
 Lui donnent sur son ame un trop juste pouvoir .  
 Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?  
 Cet amant , pour me voir brûlant d'impatience ,  
 Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher ,  
 Qu'un pere de si loin m'ordonne de chercher ,  
 S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue  
 Qu'avec tant de transports je croyois attendue ?  
 Pour moi , depuis deux jours , qu'approchant de ces lieux ,  
 Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux ,  
 Je l'attendois par-tout , & d'un regard timide ,  
 Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide ,  
 Mon cœur , pour le chercher , voloit loin devant moi ,  
 Et je demande Achille à tout ce que je voi .  
 Je viens , j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue ,  
 Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue :  
 Lui seul ne paroît point. Le triste Agamemnon  
 Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom .  
 Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystere ?  
 Trouverai-je l'amant glacé comme le pere ?  
 Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour  
 Eteint , dans tous les cœurs , la tendresse & l'amour ?  
 Mais , non , c'est l'offenser par d'injustes alarmes ;  
 C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes .  
 Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amans ,  
 Dont le pere d'Hélène a reçu les sermens .  
 Lui seul , de tous les Grecs , maître de sa parole ,  
 S'il part contre Ilion , c'est pour moi qu'il y vole ;  
 Et satisfait d'un prix qui lui semble si doux ,  
 Il veut même y porter le nom de mon époux .





## SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE,  
DORIS.

CLYTEMNESTRE.

**M**A fille il faut partir sans que rien nous retienne,  
Et sauver, en fuyant, votre gloire & la mienne.  
Je ne m'étonne plus, qu'interdit & distraït,  
Votre pere ait paru nous revoir à regret.  
Aux affronts d'un refus, craignant de vous commettre,  
Il m'avoit, par Arcas, envoyé cette lettre :  
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,  
Et vient de me la rendre en ce même moment.  
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée.  
Pour votre hymen Achille a changé de pensée ;  
Et refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,  
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je ?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage ;  
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.  
Moi-même de l'ingrat approuvant le dessein,  
Je vous l'ai, dans Argos, présenté de ma main ;  
Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse,  
Vous donnoit à jamais au fils d'une Déesse.  
Mais puisque désormais son lâche repentir  
Dément le sang des Dieux dont on le fait sortir,  
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,  
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.  
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,  
Que vos vœux, de son cœur, attendent le retour ?  
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère :  
J'ai fait, de mon dessein, avertir votre pere :  
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer ;  
Et pour ce prompt départ, je vais tout préparer.

( à Eriphile. )

Je ne vous presse point, Madame de nous suivre ;  
En de plus cheres mains ma retraite vous livre.  
De vos desseins secrets on est trop éclairci ;  
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

## S C E N E V.

I P H I G É N I E , E R I P H I L E , D O R I S .

I P H I G É N I E .

**E**N quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !  
 Pour mon hymen achille à changé de pensée ,  
 Il me faut sans honneur retourner sur mes pas ;  
 Et vous cherchez ici quelqu'autre que Calchas ?

É R I P H I L E .

Madame , à ce discours je ne puis rien comprendre ,  
 I P H I G É N I E .

Vous m'entendez assez , si vous voulez m'entendre .  
 Le sort injurieux me ravit mon époux :

Madame , à mon malheur m'abandonnerez-vous ?  
 Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycene .

Me verra-t-on sans vous partir avec la Reine ?

É R I P H I L E .

Je voulois voir Calchas avant que de partir .

I P H I G É N I E .

Que tardez-vous , Madame , à le faire avertir ?

E R I P H I L E .

D'Argos , dans un moment , vous reprenez la route .

I P H I G É N I E .

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute .  
 Mais , Madame , je vois que c'est trop vous presser .  
 Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser .

Achille. — Vous brûlez que je ne sois partie .

E R I P H I L E .

Moi ! vous me soupçonnez de cette perfidie ?

Moi ! j'aimerois , Madame , un vainqueur furieux ,  
 Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux ;  
 Qui , la flamme à la main , & de meurtres avide ,  
 Mit en cendres Lesbos. —

I P H I G É N I E .

Oui , vous l'aimez , perfide ;

Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez ,  
 Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés ,  
 Ces morts , cette Lesbos . ces cendres , cette flamme ,  
 Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame ;  
 Et loin d'en détester le cruel souvenir ,  
 Vous vous plaisez encore à m'en entretenir .

Déjà plus d'une fois , dans vos plaintes forcées ,  
 J'ai dû voir , & j'ai vu le fond de vos pensées :  
 Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté  
 A remis le bandeau que j'avois écarté.  
 Vous l'aimez. Que faisois-je ? & quelle erreur fatale  
 M'a fait , entre mes bras , recevoir ma rivale ?  
 Crédule , je l'aimois ! Mon cœur même aujourd'hui ,  
 De son parjure amant , lui promettoit l'appui.  
 Voilà donc le triomphe où j'étois amenée !  
 Moi-même à votre char je me suis enchaînée.  
 Je vous pardonne , hélas ! des vœux intéressés ,  
 Et la perte d'un cœur que vous me ravissez.  
 Mais que sans m'avertir du piège qu'on me dresse ,  
 Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce  
 L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner ;  
 Perfide , cet affront se peut-il pardonner ?

E R I P H I L E .

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre ,  
 Madame ; on ne m'a pas instruite à les entendre ;  
 Et les Dieux contre moi dès long-tems indignés ,  
 A mon oreille encor les avoient épargnés.  
 Mais il faut des amans excuser l'injustice :  
 Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?  
 Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon ,  
 Achille préférât une fille sans nom ,  
 Qui , de tout son destin , ce qu'elle a pu comprendre ,  
 Sçait qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ?

I P H I G É N I E .

Vous triomphez , cruelle , & bravez ma douleur !  
 Je n'avois pas encor senti tout mon malheur ;  
 Et vous ne comparez votre exil & ma gloire ,  
 Que pour mieux relever votre injuste victoire.  
 Toutefois vos transports sont trop précipités.  
 Ce même Agamemnon à qui vous insultez ,  
 Il commande à la Grèce , il est mon pere , il m'aime ;  
 Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même :  
 Mes larmes par avance avoient sçu le toucher :  
 J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.  
 Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse ,  
 J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse.



## S C E N E V I.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

A C H I L L E.

**I**L est donc vrai, Madame, & c'est vous que je vois ?  
 Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.  
 Vous en Aulide ? Vous ? Hé ! qu'y venez-vous faire ?  
 D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire ?

I P H I G E N I E.

Séigneur, rassurez vous ; vos vœux seront contens.  
 Iphigénie encor n'y fera pas long-tems.

## S C E N E V I I.

A C H I L L E, E R I P H I L E, D O R I S.

A C H I L L E.

**E**Lle me fuit ! Veillai-je ? ou n'est-ce point un songe ?  
 Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge !  
 Madame, je ne sçais si, sans vous irriter,  
 Achille devant-vous pourra se présenter.  
 Mais si d'un ennemi vous souffrez la priere,  
 Si lui-même souvent a plaint sa prisonniere,  
 Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas :  
 Vous sçavez. —

E R I P H I L E.

Quoi, Seigneur ! ne le sçavez-vous pas ?  
 Vous, qui depuis un mois brûlant sur ce rivage,  
 Avez conclu vous-même, & hâté leur voyage ?

A C H I L L E.

De ce même rivage, absent depuis un mois,  
 Je le revis hier pour la première fois.

E R I P H I L E.

Quoi ! lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycene,  
 Votre amour, votre main n'a pas conduit la fienne ?  
 Quoi ! vous qui de sa fille adoriez les attraits. —

A C H I L L E.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,

Madame

Madame ; & si l'effet eût suivi ma pensée ,  
 Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.  
 Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis ?  
 Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.  
 Que dis-je ? En ce moment , Calchas , Nestor , Ulyffe ,  
 De leur vaine éloquence employant l'artifice ,  
 Combattoient mon amour , & sembloient m'annoncer ,  
 Que si j'en crois ma gloire , il y faut renoncer.  
 Quelle entreprise ici pourroit être formée !  
 Suis-je , sans le sçavoir , la fable de l'Armée ?  
 Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.

---

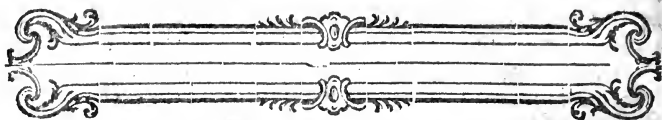
## S C E N E V I I I .

E R I P H I L E , D O R I S .

E R I P H I L E .

**D**ieux ! qui voyez ma honte , où me dois-je cacher ?  
 Orgueilleuse Rivale , on t'aime , & tu murmures !  
 Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures ?  
 Ah ! plutôt. — Mais , Doris , ou j'aime à me flatter ,  
 Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclatet.  
 J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.  
 On trompe Iphigénie ; on se cache d'Achille ;  
 Agamemnon gémit. Ne désespérons point ;  
 Et si le sort contr'elle à ma haine se joint ,  
 Je sçaurai profiter de cette intelligence ,  
 Pour ne pas pleurer seule , & mourir sans vengeance.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

CLYTEMNESTRE.

**O**ui, Seigneur, nous partions, & mon juste courroux  
Laissoit bientôt Achille & le Camp loin de nous.  
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte;  
Mais lui-même étonné d'une fuite si prompte,  
Par combien de sermens, dont je n'ai pu douter,  
Vient-il de me convaincre, & de nous arrêter?  
Il presse cet hymen, qu'on prétend qu'il diffère,  
Et vous cherche, brûlant d'amour & de colere.  
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,  
Achille en veut connoître & confondre l'auteur.  
Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez; je consens qu'on le croye.  
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,  
Et ressens votre joie autant que je le puis.  
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille:  
Vous pouvez à l'Autel envoyer votre fille.  
Je l'attends. Mais avant que de passer plus loin,  
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.  
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée:  
Tout y ressent la guerre, & non point l'hymenée.  
Le tumulte d'un Camp, soldats & matelots,  
Un Autel hérissé de dards, de javelots,  
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,  
Pour attirer vos yeux, n'est point assez tranquille;  
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur Roi  
Dans un état indigne & de vous & de moi.  
M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,  
A cet hymen sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMESTRE.

Qui, moi ? Que remettant ma fille en d'autres bras,  
Ce que j'ai commencé, je ne l'acheve pas ?  
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,  
Je refuse à l'Autel de lui servir de guide ?  
Dois-je donc de Calchas être moins prêt que vous ?  
Et qui présentera ma fille à son époux ?  
Quel autre ordonnera cette pompe sacrée ?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le Palais d'Atrée :  
Vous êtes dans un camp. —

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis.

Où le fort de l'Asie en vos mains est remis,  
Où je vois sous vos loix marcher le Grece entiere,  
Où le fils de Thétis va m'appeller sa mere.  
Dans quel Palais superbe, & plein de ma grandeur,  
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur ?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des Dieux, auteurs de notre race,  
Daignez à mon amour accorder cette grace.  
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes Dieux,  
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.  
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance.  
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,  
Puisqu'enfin ma priere a si peu de pouvoir,  
Vous avez entendu ce que je vous demande,  
Madame. Je le veux, & je vous commande.  
Obéissez.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE seule.

**D'**Où vient que d'un soin si cruel  
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'Autel ?  
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnoître ?  
Me croit-il, à sa suite, indigne de paroître ?  
Ou de l'Empire encor, timide possesseur,  
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur ?

Dij

Et pourquoi me cacher ? Et par quelle injustice  
 Faut-il que , sur mon front , sa honte réjaillisse ?  
 Mais n'importe , il le veut , & mon cœur s'y résout.  
 Ma fille ton bonheur me console de tout :  
 Le Ciel te donne Achille , & ma joie est extrême  
 De t'entendre nommer. — Mais le voici lui-même.

## S C E N E I I I .

A C H I L L E , C L Y T E M N E S T R E .

A C H I L L E .

**T**out succede , Madame , à mon empressement :  
 Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement :  
 Il en croit mes transports , & sans presque m'entendre ,  
 Il vient en m'embrassant , de m'accepter pour gendre ;  
 Il ne m'a dit qu'on mot. Mais vous a-t-il conté  
 Quel bonheur dans le Camp vous avez apporté ?  
 Les Dieux vont s'apaiser. Du moins Calchas publie  
 Qu'avec eux dans une heure il nous reconcilie ,  
 Que Neptune & les vents , prêt à nous exaucer ;  
 N'attendent que le sang que sa main va verser.  
 Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie.  
 Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troye.  
 Pour moi , quoique le Ciel , au gré de mon amour ,  
 Dût encore des vents retarder le retour ,  
 Que je quitte à regret la rive fortunée ,  
 Où je vais allumer les flambeaux d'Hyménée ,  
 Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion  
 D'aller , du sang Troyen , sceller notre union ,  
 Et de laisser bientôt , sous Troye ensevelie ,  
 Le deshonneur d'un nom , à qui le mien s'allie ?





SCÈNE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,  
ERIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

**P**rincesse, mon bonheur ne dépend que de vous.  
Votre pere, à l'Autel, vous destine un époux.  
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas tems que nous partions encore.  
La Reine permettra que j'ose demander  
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.  
Je viens vous présenter une jeune Princesse.  
Le Ciel à sur son front imprimé la noblesse.  
De larmes, tous les jours, ses yeux sont arrosés.  
Vous sçavez ses malheurs, vous les avez causés.  
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colere !)  
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misere.  
Que ne puis-je aussi-bien, par d'utiles secours,  
Réparer promptement mes injustes discours !  
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.  
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.  
Elle est votre captive, & ses fers que je plains,  
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.  
Commencez donc par-là cette heureuse journée.  
Qu'elle puisse, à nous voir, n'être plus condamnée.  
Montrez, que je vais suivre aux pieds de nos Autels,  
Un Roi qui, non content d'effrayer les mortels,  
A des embrasemens ne borne point sa gloire,  
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,  
Et par les malheureux quelquefois désarmé,  
Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

ERIPHILE.

Oui, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive ;  
La Guerre dans Lesbos me fit votre captive.  
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,  
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame ?

ERIPHILE.

Oui, Seigneur, & sans conter leresste ;

Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste,  
 Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs  
 De la félicité de mes persécuteurs ?  
 J'entends de toutes parts menacer ma patrie.  
 Je vois marcher contr'elle une armée en furie.  
 Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,  
 Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.  
 Souffrez que loin du Camp, & loin de votre vue,  
 Toujours infortunée, & toujours inconnue,  
 J'aïlle cacher un sort si digne de pitié,  
 Et dont mes pleurs encor vous taissent la moitié.

A C H I L L E.

C'est trop, belle Princesse. Il ne faut que nous suivre,  
 Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre,  
 Et que le doux moment de ma félicité,  
 Soit le moment heureux de votre liberté.

S C E N E V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,  
 ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

A R C A S.

**M** Adame, tout est prêt pour la cérémonie,  
 Le Roi, près de l'Autel, attend Iphigénie.  
 Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,  
 Seigneur je viens pour elle implorer votre appui.

A C H I L L E.

Arcas, que dites-vous ?

C L Y T E M N E S T R E.

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

A R C A S à Achille.

Je ne vois plus que vous qui puissiez la défendre.

A C H I L L E.

Contre qui ?

A R C A S.

Je le nomme, & l'accuse à regret,  
 Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret.  
 Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.  
 Dût tout cet appareil retomber sur ma tête.  
 Il faut parler.

C L Y T E M N E S T R E.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

TRAGÉDIE.

31

A C H I L L E.

Quoi que ce soit , parlez , & ne les craignez pas.

A R C A S.

Vous êtes son amant , & vous êtes sa mere ,  
Gardez-vous d'envoyer la Princesse à son pere.

C L Y T E M N E S T R E.

Pourquoi le craindrions-nous ?

A C H I L L E.

Pourquoi m'en défier ?

A R C A S.

Il l'attend à l'Autel pour la sacrifier.

A C H I L L E.

Lui ?

C L Y T E M N E S T R E.

Sa fille ?

I P H I G E N I E.

Mon pere ?

E R I P H I L E.

O Ciel ! quelle nouvelle !

A C H I L L E.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contr'elle ?

Ce discours , sans horreur , se peut-il écouter ?

A R C A S.

Ah , Seigneur ! plutôt au Ciel que je puisse en douter !

Par la voix de Calchas , l'Oracle la demandé.

De toute autre victime , il refuse l'offrande ;

Et les Dieux , jusques-là protecteurs de Paris ,

Ne nous promettent Troye & les vents qu'à ce prix.

C L Y T E M N E S T R E.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable !

I P H I G E N I E.

Ciel ! pour tant de rigueur , de quoi suis-je coupable ?

C L Y T E M N E S T R E.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel

Qui m'avoit interdit l'approche de l'Autel.

I P H I G E N I E à *Achille.*

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée !

A R C A S.

Le Roi pour vous tromper , feignoit cet hymenée.

Tout le Camp même encore est trompé comme vous.

C L Y T E M N E S T R E.

Seigneur , c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

A C H I L L E *la relevant.*

Ah , Madame !

C L Y T E M N E S T R E.

Oubliez une gloire importune.

Ce triste abaissement convient à ma fortune.  
 Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !  
 Une mere, à vos pieds, peut tomber sans rougir.  
 C'est votre épouse , hélas ! qui vous est enlevée.  
 Dans cet heureux espoir , je l'avois élevée.  
 C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ,  
 Et votre nom , Seigneur , la conduit à la mort.  
 Ira-t-elle , des Dieux , implorant la justice ,  
 Embrasser leurs Autels parés pour son supplice ?  
 Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux  
 Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux.  
 Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse :  
 Auprès de votre époux , ma fille, je vous laisse.  
 Seigneur , daignez m'attendre , & ne la point quitter.  
 A mon perfide époux , je cours me présenter.  
 Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.  
 Il faudra que Calchas cherche une autre victime.  
 Ou si je ne vous puis dérober à leurs coups,  
 Ma fille , ils pourront bien m'immoler avant vous.

## S C E N E V I.

A C H I L L E , I P H I G E N I E.

A C H I L L E.

**M** Adame , je me tais , & demeure immobile.  
 Est-ce à moi que l'on parle , & connoît-on Achille ?  
 Une mere pour vous croit me devoir prier :  
 Une Reine , à mes pieds , se vient humilier ;  
 Et me deshonorant par d'injustes alarmes ,  
 Pour attendrir mon cœur , on a recours aux larmes.  
 Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?  
 Ah ! sans doute , on s'en peut reposer sur ma foi.  
 L'outrage me regarde. Et quoi qu'on entreprenne ,  
 Je répons d'une vie où j'attache la mienne.  
 Mais ma juste douleur va plus loin m'engager ;  
 C'est peu de vous défendre , & je cours vous venger ,  
 Et punir à la fois le cruel stratagème  
 Qui s'ose , de mon nom , armer contre vous-même.

I P H I G E N I E.

Ah ! demeurez , Seigneur , &amp; daignez m'écouter.

A C H I L L E.

Quoi , Madame ! un barbare osera m'insulter !

Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage.  
 Il sçait que le premier lui donnant mon suffrage,  
 Je le fis nommer Chef de vingt Rois ses Rivaux ;  
 Et pour fruit de mes soins , pour fruit de mes travaux,  
 Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,  
 Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,  
 Content & glorieux du nom de votre époux,  
 Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.  
 Cependant aujourd'hui sanguinaire, parjure,  
 C'est peu de violer l'amitié, la nature,  
 C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,  
 Me montrer votre cœur fumant sur un Autel,  
 D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice ;  
 Il veut que ce soit moi qui vous mene au supplice ;  
 Que ma crédule main conduise le couteau,  
 Qu'au lieu de votre époux, je sois votre bourreau.  
 Et quel étoit pour vous ce sanglant hymenée,  
 Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?  
 Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment,  
 Vous iriez à l'Autel me chercher vainement,  
 Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,  
 En accusant mon nom qui vous auroit trompée ?  
 Il faut de ce péril, de cette trahison,  
 Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.  
 A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,  
 Madame, vous devez approuver ma pensée.  
 Il faut que le cruel, qui m'a pu mépriser,  
 Apprenne de quel nom il osoit abuser.

## I P H I G E N I E.

Hélas ! si vous m'aimez, si, pour grace dernière,  
 Vous daignez d'une amante écouter la prière ;  
 C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver :  
 Car enfin ce cruel, que vous allez braver,  
 Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,  
 Songez, quoiqu'il ait fait, songez qu'il est mon pere.

## A C H I L L E.

Lui ! votre pere ? Après son horrible dessein,  
 Je ne le connois plus que pour votre assassin.

## I P H I G E N I E.

C'est mon pere, Seigneur, je vous le dis encore,  
 Mais un pere que j'aime, un pere que j'adore,  
 Qui me chérit lui-même, & dont, jusqu'à ce jour ;  
 Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.  
 Mon cœur, dans ce respect, élevé dès l'enfance,  
 Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense.  
 Et loin d'oser ici, par un prompt changement.

E

Approuver la fureur de votre emportement,  
 Loin que, par mes discours, je l'attise moi-même ;  
 Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,  
 Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux  
 Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.  
 Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain & barbare,  
 Il ne gémissé pas d'un coup qu'on me prépare ?  
 Quel pere, de son sang, se plaît à se priver ?  
 Pourquoi me perdrait-il s'il pouvoit me sauver ?  
 J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre :  
 Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?  
 Hélas ! de tant d'horreur, son cœur déjà troublé,  
 Doit-il, de votre haine, être encore accablé ?

A C H I L L E.

Quoi, Madame ! parmi tant de sujets de crainte,  
 Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte ?  
 Un cruel ( comment puis-je autrement l'appeller ? )  
 Par la main de Calchas, s'en va vous immoler ;  
 Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,  
 Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?  
 On me ferme la bouche, on l'excuse ; on le plaint ;  
 C'est pour lui que l'on tremble, & c'est moi que l'on craint ?  
 Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là, Madame,  
 Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame ?

I P H I G É N I E.

Ah, cruel ! cet amour dont vous voulez douter,  
 Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?  
 Vous voyez de quel œil, & comme indifférente ;  
 J'ai reçu, de ma mort, la nouvelle sanglante.  
 Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir  
 A quel excès tantôt alloit mon désespoir,  
 Quand, presque en arrivant, un recit peu fidelle,  
 M'a de votre inconstance, annoncé la nouvelle ?  
 Quel trouble ! quel torrent de maux injurieux  
 Accusoient à la fois les hommes & les Dieux !  
 Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le die,  
 De combien votre amour m'est plus cher que ma vie.  
 Qui sçait même, qui sçait si le Ciel irrité  
 A pu souffrir l'excès de ma félicité ?  
 Hélas ! il me sembloit qu'une flamme si belle  
 M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle.

A C H I L L E.

Ah ! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

SCENE VII.

CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ACHILLE,  
ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

**T**out est perdu , Seigneur , si vous ne nous sauvez.  
Agamemnon m'évite , & craignant mon visage ,  
Il me fait , de l'Autel , refuser le passage :  
Des Gardes , que lui-même a pris soin de placer ,  
Nous ont de toutes parts défendu de passer.  
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.  
Il me verra , Madame , & je vais lui parler.

IPHIGENIE,

Ah , Madame ! ... ah , Seigneur , où voulez-vous aller ?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste priere ?  
Vous faudra-t-il toujours combattre la premiere ?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein , ma fille ?

IPHIGENIE.

Au nom des Dieux ,

Madame , retenez un amant furieux.  
De ce triste entretien détournons les approches :  
Seigneur , trop d'amertume aigrirait vos reproches.  
Je sçai jusqu'ou s'emporte un amant irrité ,  
Et mon pere est jaloux de son autorité.  
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.  
Laissez parler , Seigneur , des bouches plus timides.  
Surpris , n'en doutez point , de mon retardement ,  
Lui-même il me viedra chercher dans un moment.  
Il entendra gémir une mere oppressée.  
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée  
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous ,  
D'arrêter vos transports , & de vivre pour vous ?

ACHILLE.

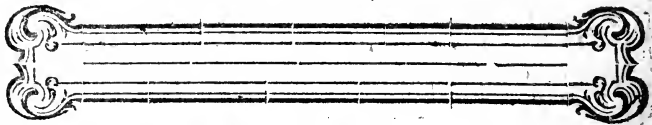
Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.  
Donnez-lui l'un & l'autre un conseil salutaire.  
Rappelez sa raison , persuadez-le bien ,  
Pour vous , pour mon repos , & sur-tout pour le sien.

Je perds trop de momens en des discours frivoles ;  
Il faut des actions , & non pas des paroles.

( à Clytemnestre. )

Madame , à vous servir je vais tout disposer.  
Dans votre appartement allez vous reposer.  
Votre fille vivra , je puis vous le prédire.  
Croyez du moins , croyez que tant que je respire ;  
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.  
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

*Fin du troisième Acte.*



## A C T E I V.

### S C E N E P R E M I E R E.

ERIPHILE, DORIS.

DORIS.

**A**H ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie  
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?  
Dans une heure elle expire : & jamais , dites-vous ,  
Vos yeux , de son bonheur , ne furent plus jaloux.  
Qui le croira , Madame ? Et quel cœur si farouche..

ERIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche ;  
Jamais , de tant de soins ; mon esprit agité ,  
Ne porta plus d'envie à sa félicité.  
Favorables périls ! espérance inutile !  
N'as-tu pas vu sa gloire , & le trouble d'Achille ?  
J'en ai vu , j'en ai fui les signes trop certains :  
Ce Héros si terrible au reste des humains ,  
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre ,  
Qui s'endurcit contr'eux dès l'âge le plus tendre ,  
Et qui , si l'on nous fait un fidèle discours ,  
Suça même le sang des Lions & des Ours ;



Four elle, de la crainte a fait l'apprentissage;  
 Elle l'a vu pleurer & changer de visage.  
 Et je la plains, Doris ? Par combien de malheurs  
 Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs ?  
 Quand je voudrois, comme elle, expirer dans une heure...  
 Mais que dis-je expirer ? Ne crois pas qu'elle meure.  
 Dans un lâche sommeil, crois-tu qu'enseveli,  
 Achille aura pour elle impunément pâli ?  
 Achille à son malheur sçaura bien mettre obstacle.  
 Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet Oracle,  
 Que pour croître à la fois sa gloire & mon tourment,  
 Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.  
 Hé quibi ! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?  
 On supprime des Dieux la sentence mortelle ;  
 Et quoique le bucher soit déjà préparé,  
 Le nom de la victime est encore ignoré.  
 Tout le Camp n'en sçait rien. Doris, à ce silence,  
 Ne reconnois-tu pas un pere qui balance ?  
 Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci  
 Soutiendrait les assauts qu'on lui prépare ici ?  
 Une mere en fureur, les larmes d'une fille,  
 Les cris, le désespoir de toute une famille,  
 Le sang à ces objets facile à s'ébranler,  
 Achille menaçant, tout prêt à l'accabler.  
 Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée ;  
 Je suis & je serai la seule infortunée.  
 Ah ! si je m'en croyois....

D O R I S.

Quoi ! que me dites-vous ?

E R I P H I L E.

Je ne sçais qui m'arrête, & retient mon courroux ;  
 Que par un prompt avis de tout ce qui se passe,  
 Je ne coure des Dieux divulguer la menace ;  
 Et publier par-tout les complots criminels  
 Qu'on fait ici contr'eux, & contre leurs Autels.

D O R I S.

Ah ! quel dessein, Madame.

E R I P H I L E.

Ah ? Doris, quelle joie !

Que d'encens brûleroit dans les Temples de Troye,  
 Si, troublant tous les Grecs, & vengeant ma prison,  
 Je pouvois, contre Achille, armer Agamemnon !  
 Si leur haine, de Troye, oubliant la querelle,  
 Tournoit contr'eux le fer qu'ils aiguissent contr'elle !  
 Et si, de tout le Camp, mes avis dangereux  
 Faisoient, à ma Patrie, un sacrifice heureux !

J'entends du bruit, on vient, Clytemnestre s'avance.  
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ERIPHILE.

Rentrons; & pour troubler un hymen odieux,  
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

## SCENE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

**Æ**Gine, tu le vois, il faut que je la fuye.  
Loin que ma fille pleure & tremble pour sa vie;  
Elle excuse son pere, & veut que ma douleur  
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.  
O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse,  
Le barbare à l'Autel se plaint de sa paresse.  
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,  
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.  
Il vient. Sans éclater contre son injustice,  
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

## SCENE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

**Q**ue faites-vous, Madame? Et d'où vient que ces lieux  
N'offrent point, avec vous, votre fille à mes yeux?  
Mes ordres, par Arcas, vous l'avoient demandée;  
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?  
A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas?  
Ne peut-elle, à l'Autel, marcher que sur vos pas?  
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.  
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, Madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'Autel est paré.

J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur de la victime ?

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? Et de quel soin jaloux...

SCÈNE IV,

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE,  
IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

**V**enez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous ;  
Venez remercier un pere qui vous aime,  
Et qui veut à l'Autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quel discours ? Ma fille, vous pleurez,

Et baissez devant moi vos yeux mal assurés ?

Quel trouble ! Mais tout pleure, & la fille & la mere.

Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi.

IPHIGÉNIE.

Mon pere ;

Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.

Quand vous commanderez, vous serez obéi.

Ma vie est votre bien : vous voulez le reprendre ;

Vos ordres, sans détour, pouvoient se faire entendre ;

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis,

Que j'accepte l'époux que vous m'aviez promis ;

Je sçaurai, s'il le faut, victime obéissante,

Tendre, au fer de Calchas, une tête innocente.

Et respectant le coup par vous-même ordonné,

Vous rendie tout le sang que vous m'avez donné.

Si pourtant ce respect, si cette obéissance

Paroit digne à vos yeux d'une autre récompense ;

Si d'une mere en pleurs vous plaiguez les ennuis,

J'ose vous dire ici, qu'en l'état où je suis,

Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie,

Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie ;  
 Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,  
 Si près de ma naissance, eueût marqué la fin.  
 Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première ;  
 Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere ;  
 C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,  
 Vous ai fait, de ce nom, remercier les Dieux ;  
 Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,  
 Vous n'avez point, du sang, dédaigné les foiblesses.  
 Hélas ! avec plaisir je me faisois compter  
 Tous les noms des Pays que vous allez dompter ;  
 Et déjà d'Illion présageant la conquête,  
 D'un triomphe si beau je préparois la fête.  
 Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,  
 Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.  
 Non que la peur du coup, dont je suis menacée,  
 Me fasse rappeler votre bonté passée :  
 Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux ;  
 Ne fera point rougir un pere tel que vous ;  
 Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,  
 J'aurois sçu renfermer un souvenir si tendre.  
 Mais à mon triste sort, vous le sçavez, Seigneur ;  
 Une mere, un amant, attachoient leur bonheur.  
 Un Roi digne de vous a cru voir la journée  
 Qui devoit éclairer notre illustre hymenée.  
 Déjà sûr de mon cœur, à sa flamme promis,  
 Il s'estimoit heureux ; vous me l'aviez permis.  
 Il sçait votre dessein ; jugez de ses alarmes.  
 Ma mere est devant vous, & vous voyez ses larmes.  
 Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,  
 Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

A G A M E M N O N.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime ;  
 La colere des Dieux demande une victime :  
 Mais ils vous ont nommée. Un Oracle cruel  
 Veut qu'ici votre sang coule sur un Autel.  
 Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres ;  
 Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.  
 Je ne vous dirai point combien j'ai résisté ;  
 Croyez-en cet amour par vous-même attesté.  
 Cette nuit même encore ( on a pu vous le dire )  
 J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire ;  
 Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.  
 Je vous sacrifiois mon rang ; ma sureté.  
 Arcas alloit, du Camp, vous défendre l'entrée.  
 Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;

Ils ont trompé les soins d'un pere infortuné ,  
 Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.  
 Ne vous assurez point sur ma foible puissance.  
 Quel frein pourroit, d'un peuple, arrêter la licence ;  
 Quand les Dieux, nous livrant à son zèle indiscret ,  
 L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?  
 Ma fille, il faut céder: votre heure est arrivée.  
 Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.  
 Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois ;  
 Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.  
 Montrez, en expirant, de qui vous êtes née.  
 Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.  
 Allez : & que les Grecs, qui vous vont immoler,  
 Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

## CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une Race funeste.  
 Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste.  
 Bourreau de votre fille, il ne vous reste en fin  
 Que d'en faire à sa mere un horrible festin.  
 Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice  
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice ?  
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain ;  
 N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?  
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?  
 Pensez-vous, par des pleurs, prouver votre tendresse ?  
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?  
 Quels flots de sang pour elle avez vous répandus ?  
 Quel débris parle ici de votre résistance ?  
 Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?  
 Voilà par quels témoins il falloit me prouver,  
 Cruel, que votre amour a voulu la sauver.  
 Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire !  
 Un Oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?  
 Le Ciel, le juste Ciel par le meurtre honoré,  
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?  
 Si du crime d'Hélène on punit sa famille,  
 Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.  
 Laissez à Ménélas racheter, d'un tel prix,  
 Sa coupable moitié, dont il est trop épris.  
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?  
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?  
 Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc,  
 Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?  
 Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,  
 Cette Hélène, qui trouble & l'Europe & l'Asie,  
 Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?

Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ;  
 Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frere ,  
 Thésée avoit osé l'enlever à son pere.  
 Vous sçavez , & Calchas mille fois vous l'a dit ;  
 Qu'un hymen clandestin mit ce Prince en son lit ;  
 Et qu'il en eut pour gage une jeune Princeffe ,  
 Que sa mere a cachée au reste de la Grèce.  
 Mais non , l'amour d'un frere , & son honneur blessé ,  
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé .  
 Cette soif de régner , que rien ne peut éteindre ,  
 L'orgueil de voir vingt Rois vous servir , & vous craindre ,  
 Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés ,  
 Cruel , c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;  
 Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare ,  
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare .  
 Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier ;  
 De votre propre sang vous courez le payer ;  
 Et voulez , par ce prix , épouvanter l'audace  
 De quiconque vous peut disputer votre place .  
 Est-ce donc être pere ? Ah ! toute ma raison  
 Cede à la cruauté de cette trahison .  
 Un Prêtre , environné d'une foule cruelle ,  
 Portera sur ma fille une main criminelle ,  
 Déchirera son sein ! Et d'un œil curieux ,  
 Dans son cœur palpitant consultera les Dieux !  
 Et moi , qui l'amenai triomphante , adorée ,  
 Je m'en retournerai seule , & désespérée ?  
 Je verrai les chemins encor tous parfumés  
 Des fleurs dont , sous ses pas , on les avoit semés ?  
 Non , je ne l'aurai point amenée au supplice ,  
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice :  
 Ni crainte , ni respect ne m'en peut détacher :  
 De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher .  
 Aussi barbare époux qu'impitoyable pere ,  
 Venez , si vous l'osez , la ravir à sa mere .  
 Et vous , rentrez , ma fille ; & du moins à mes loix ;  
 Obéissez encor pour la dernière fois .



## SCÈNE V.

AGAMEMNON *seul.*

**A** De moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre :  
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.  
Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,  
Je n'avois toutes fois à craindre que ses cris !  
Hélas ! en m'imposant une loi si severe,  
Grands Dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de pere ?

## SCÈNE VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

**U**N bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,  
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.  
On dit, & sans horreur je ne puis le redire,  
Qu'aujourd'hui, par votre ordre, Iphigénie expire ;  
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,  
Vous l'allez, à Calchas, livrer de votre main.  
On dit que sous mon nom à l'Autel appelée,  
Je ne l'y conduisois que pour être immolée ;  
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,  
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.  
Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?  
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins :  
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;  
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,  
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'Armée.

ACHILLE.

Ah, je sçais trop le sort que vous lui réservez !

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le sçavez ?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ? O Ciel ! le puis-je croire,  
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ?

Vous croyez, qu'approuvant vos desseins odieux ;  
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?  
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente ?

A G A M E M N O N.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,  
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

A C H I L L E.

Oubliez-vous qui j'aime, & qui vous outragez ?

A G A M E M N O N.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?  
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille ?  
Ne fais-je plus son pere ? Etes-vous son époux ?  
Et ne peut-elle. —

A C H I L L E.

Non : elle n'est plus à vous.

On ne m'abuse point par des promesses vaines,  
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines.  
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,  
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens.  
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

A G A M E M N O N.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée ;  
Accusez & Calchas & le Camp tout entier,  
Ulyse, Ménélas, & vous tout le premier.

A C H I L L E.

Moi ?

A G A M E M N O N.

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête ;  
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête ;  
Vous, qui vous offensant de mes justes terreurs,  
Avez dans tout le Camp répandu vos fureurs.  
Mon cœur, pour la sauver, vous offroit une voye.  
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye !  
Je vous fermois le champ où vous voulez courir.  
Vous le voulez : partez ; sa mort va vous l'ouvrir.

A C H I L L E.

Juste Ciel ! puis-je entendre & souffrir ce langage ?  
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?  
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours ?  
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours ?  
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?  
Pour qui, sourd à la voix d'une mere immortelle,  
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,  
Vai-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?  
Jamais vaise aux partis des Rives du Scamandre,  
Aux champs Thessaliens oserent-ils descendre ?



Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur  
 Me vint-il enlever, ou ma femme, ou ma sœur?  
 Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?  
 Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;  
 Pour vous, à qui, des Grecs, moi seul je ne dois rien;  
 Vous que j'ai fait nommer & leur Chef & le mien;  
 Vous que mon bras vengeoit, dans Lesbos enflammée,  
 Avant que vous eussiez assemblé votre armée.  
 Et quel fut le dessein qui nous rassembla tous?  
 Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?  
 Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,  
 Je me laisse ravir une épouse que j'aime?  
 Seul, d'un honteux affront votre frere blessé,  
 A-t-il droit de venger son amour offensé?  
 Votre fille me plut, je prétendis lui plaire.  
 Elle est, de mes sermens, seule dépositaire.  
 Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,  
 Ma foi lui promet tout, & rien à Ménélas.  
 Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;  
 Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.  
 Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris:  
 Je voulois votre fille, & ne pars qu'à ce prix.

A G A M E M N O N.

Fuyez donc: retournez dans votre Thessalie.  
 Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.  
 Asez d'autres viendront, à mes ordres soumis,  
 Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;  
 Et par d'heureux exploits forçant la destinée,  
 Trouveront d'Illion la fatale journée.  
 J'entrevois vos mépris, & juge à vos discours;  
 Combien j'acheterois vos superbes secours.  
 De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre:  
 Ses Rois, à vous ouir, m'ont paré d'un vain titre.  
 Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,  
 Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos loix.  
 Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.  
 Je veux moins de valeur & plus d'obéissance.  
 Fuyez: je ne crains point votre impuissant courroux,  
 Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

A C H I L L E.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere:  
 D'Iphigénie encor je respecte le pere.  
 Peut-être, sans ce nom, le Chef de tant de Rois  
 M'auroit osé braver pour la dernière fois.  
 Je ne dis plus qu'un mot; c'est à vous de m'entendre;  
 J'ai votre fille ensemble, & ma gloire à défendre.

Pour aller jusqu'au cœur que vous vous voulez percer ;  
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

---

## S C E N E V I I .

A G A M E M N O N *seul.*

**E**T voilà ce qui rend sa perte inévitable.  
Ma fille toute seule étoit plus redoutable.  
Ton insolent amour , qui croit m'épouventer ;  
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.  
Ne délibérons plus ; bravons sa violence :  
Ma gloire intéressée emporte la balance.  
Achille menaçant détermine mon cœur.  
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.  
Holà , Gardes , à moi.

---

## S C E N E V I I I .

A G A M E M N O N , E U R Y B A T E , G A R D E S .

E U R Y B A T E .

**S** Eigneur.

A G A M E M N O N .

Que vais-je faire ?

Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?  
Cruel ! à quel combat faut-il te préparer ?  
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?  
Une mere m'attend , une mere intrépide ,  
Qui défendra son sang contre un pere homicide :  
Je verrai mes soldats , moins barbare que moi ,  
Respecter dans ses bras la fille de leur Roi.  
Achille nous menace , Achille nous méprise :  
Mais ma fille en est-elle , à mes loix , moins soumise ?  
Ma fille , de l'Autel cherchant à s'échapper ,  
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?  
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ?  
Quels vœux en l'immolant , formerois-je sur elle ?  
Quelques prix glorieux qui me soient proposés ,  
Quels lauriers me plairont de son sang arrosés ?

Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême.  
 Ah ! quels Dieux me seroient plus cruels que moi-même !  
 Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié ;  
 Et ne rougissons plus d'une juste pitié.  
 Qu'elle vive. Mais quoi ! peu jaloux de ma gloire,  
 Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?  
 Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,  
 Croira que je lui cède, & qu'il m'a fait trembler.  
 De quel frivole soin mon esprit s'embarresse !  
 Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?  
 Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui :  
 Il l'aime : elle vivra pour un autre que lui.  
 Euribate, appelez la Princesse & la Reine ;  
 Qu'elles ne craignent point.

---

## SCENE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

**G**Rands Dieux ! si votre haine  
 Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,  
 Que peuvent devant vous tous les foibles humains ?  
 Loin de la secourir, mon amitié l'opprime ;  
 Je le sçais : mais, grands Dieux ! une telle victime  
 Vaut bien que confirmant vos rigoureuses loix,  
 Vous me la demandiez une seconde fois.

---

## SCENE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,  
 ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS,  
 GARDES.

AGAMEMNON.

**A**llez, Madame, allez, prenez soin de sa vie ;  
 Je vous rends votre fille, & je vous la confie ;  
 Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas ;  
 Mes Gardes vous suivront commandés par Arcas.

Je veux bien excuser son heureuse imprudence :  
 Tout dépend du secret, & de la diligence.  
 Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé.  
 Gardez que ce départ ne leur soit révélé.  
 Cachez bien votre fille, & que tout le Camp croie  
 Que je la retiens seule, & que je vous renvoie.  
 Fuyez : puissent les Dieux, de mes larmes contens,  
 A mes tristes regards ne l'offrir de long-tems !  
 Gardes, suivez la Reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur!

IPHIGÉNIE.

Ah! mon pere!

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'emportement sévère :  
 Fuyez, vous dis-je; & moi, pour vous favoriser,  
 Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser :  
 Je vais faire suspendre une pompe funeste,  
 Et de ce jour au moins lui demander le reste.

SCENE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

SUI-moi : ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ÉRIPHILE.

Ah! je succombe enfin.

Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.

Je n'emporterai point une rage inutile.

Plus de raisons. Il faut, ou la perdre, ou périr.

Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

*Fin du quatrieme Acte.*





## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter : va, retourne à ma mere,  
 Ægne ; il faut des Dieux appaiser la colere.  
 Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,  
 Regarde quel orage est tout prêt à tomber.  
 Considere l'état où la Reine est réduite.  
 Voi comme tout le Camp s'oppose à notre fuite.  
 Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,  
 Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.  
 Nos gardes repoussés, la Reine évanouie.—  
 Ah ! c'est trop l'exposer ; souffre que je la fuye ;  
 Et sans attendre ici ces secours impuissans,  
 Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.  
 Mon pere même, hélas ! puisqu'il faut te le dire,  
 Mon pere, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, Madame ? Quoi donc ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

IPHIGÉNIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé.  
 Mais le Roi qui le hait, veut que je le haïsse ;  
 Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice.  
 Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits,  
 Ægine ; il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, Madame !

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence ! ah rigueur inouïe !  
 Dieux plus doux ! vous n'avez demandé que ma vie.  
 Mourons, obéïssons. Mais qu'est-ce que je voi ?  
 Dieux ! Achille ?

G

## S C E N E I I.

A C H I L L E , I P H I G É N I E.

A C H I L E.

**V**enez, Madame, suivez-moi.  
 Ne craignez, ni les cris, ni la foule impuissante  
 D'un peuple qui se presse autour de cette Tente.  
 Paroissez; & bientôt sans attendre mes coups,  
 Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.  
 Patrocle, & quelques Chefs qui marchent à ma suite,  
 De mes Thessaliens vous amènent l'élite.  
 Tout le reste assemblé près de mon étendart,  
 Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.  
 A vos persécuteurs opposons cet asyle.  
 Qu'ils viennent vous chercher sous les Tentés d'Achille.  
 Quoi! Madame, est-ce ainsi que vous me secondez.  
 Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez?  
 Vous fiez-vous encore à de si foibles armes?  
 Hâtons-nous: votre pere à déjà vu vos larmes.

I P H I G É N I E.

Je le sçais bien, Seigneur. Aussi tout mon espoir  
 N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

A C H I L L E.

Vous, mourir? Ah! cessez de tenir ce langage.  
 Songez-vous quel ferment vous & moi nous engage?  
 Songez-vous (pour trancher d'inutiles discours)  
 Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

I P H I G É N I E.

Le Ciel n'a point, aux jours de cette infortunée,  
 Attaché le bonheur de votre destinée.  
 Notre amour nous trompoit; & les Arrêts du sort  
 Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.  
 Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire  
 Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.  
 Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,  
 Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.  
 Telle est la loi des Dieux à mon pere dictée.  
 En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée;  
 Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,  
 Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.  
 Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.  
 Vous-même dégagez la foi de vos Oracles.

Signalez ce Héros à la Grèce promis.  
 Tournez votre douleur contre ses ennemis.  
 Déjà Priam pâlit : déjà Troye en allarmes  
 Redoute mon bûcher, & frémit de vos larmes.  
 Allez, & dans ses murs vuides de Citoyens,  
 Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.  
 Je meurs dans cet espoir satisfaite & tranquille.  
 Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,  
 J'espère que du moins un heureux avenir,  
 A vos faits immortels, joindra mon souvenir;  
 Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,  
 Ouvrira le récit d'une si belle histoire.  
 Adieu, Prince, vivez, digne race des Dieux.

A C H I L L E.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.  
 En vain par ce discours votre cruelle adresse  
 Veut servir votre pere, & tromper ma tendresse :  
 En vain vous prétendez, obstinée à mourir,  
 Intéresser ma gloire à vous laisser périr.  
 Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,  
 Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.  
 Et qui, de ma faveur, se voudroit honorer,  
 Si mon hymen prochain ne peut vous assurer ?  
 Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre :  
 Venez, Madame, il faut les en croire, & me suivre.

I P H I G É N I E.

Qui, moi ? Que contre un pere osant me révolter,  
 Je mérite la mort que j'irois éviter ?  
 Où seroit le respect, & ce devoir suprême ?——

A C H I L L E.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.  
 C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.  
 Ne fait-il des sermens que pour les violer ?  
 Vous-même, que retient un devoir si sévere,  
 Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre pere ?  
 Suivez-vous seulement ses ordres absolus,  
 Quand il cesse de l'être, & ne vous connoît plus ?  
 Enfin, c'est trop tarder, ma Princesse ; & ma crainte.——

I P H I G É N I E.

Quoi, Seigneur ! vous iriez jusques à la contrainte ?  
 D'un coupable transport écoutant la chaleur,  
 Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?  
 Ma gloire vous seroit moins chere que ma vie ?  
 Ah, Seigneur ! épargnez la triste Iphigénie.  
 Asservie à des loix que j'ai dû respecter,  
 C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.

Ne portez pas plus loin votre injuste victoire ;  
 Ou par mes propres mains immolée à ma gloire ;  
 Je saurai m'affranchir , dans ces extrémités ,  
 Du secours dangereux que vous me présentez.

A C H I L L E.

Hé bien , n'en parlons plus. Obéissez , cruelle ,  
 Et cherchez une mort qui vous semble si belle.  
 Portez à votre pere un cœur où j'entrevoï  
 Moins de respect pour lui , que de haine pour moi.  
 Une juste fureur s'empare de mon ame.  
 Vous allez à l'Autel ; & moi , j'y cours , Madame :  
 Si de sang & de morts le Ciel est affamé ,  
 Jamais de plus de sang ses Autels n'ont fumé.  
 A mon aveugle amour tout sera légitime ,  
 Le Prêtre deviendra la premiere victime ;  
 Le bûcher par mes mains détruit & renversé ,  
 Dans le sang des Bourreaux nagera dispersé :  
 Et si dans les horreurs de ce désordre extrême ,  
 Votre pere frappé tombe , & périt lui-même ,  
 Alors de vos respects voyant les tristes fruits ,  
 Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

E R I P H I L E.

Ah , Seigneur ! ah , cruel !— Mais il fuit , il m'échappe  
 O toi qui veux ma mort , me voilà seule , frappe ,  
 Termine , juste Ciel , ma vie & mon effroi ,  
 Et lance ici des traits qui n'accablent que moi !

## S C E N E I I I.

CLYTEMNESTRE , IPHIGÉNIE , ÆGINE ,  
 E U R Y B A T E , G A R D E S.

C L Y T E M N E S T R E.

**O**ui , je la défendrai contre toute l'Armée ;  
 Lâches , vous trahissez votre Reine opprimée.

E U R Y B A T E.

Non , Madame , il suffit que vous nous commandiez :  
 Vous nous verrez combattre & mourir à vos pieds.  
 Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre ?  
 Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre ?  
 Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé ;  
 C'est d'un zèle fatal tout le Camp aveuglé.



Plus de pitié : Calchas seul regne , seul commande ;  
 La piété sévère exige son offrande.  
 Le Roi , de son pouvoir se voit déposséder ;  
 Et lui-même au torrent nous contraint de céder.  
 Achille , à qui tout cède , Achille à cet orage  
 Voudroit lui-même en vain opposer son courage.  
 Que fera-t-il , Madame ? Et qui peut dissiper  
 Tous les flots d'ennemis prêt à l'envelopper ?

C L Y T E M N E S T R E .

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie ,  
 Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.  
 La mort seule , la mort pourra rompre les nœuds  
 Dont mes bras nous vont joindre & lier toutes deux.  
 Mon corps sera plutôt séparé de mon ame ,  
 Que je souffre jamais. — Ah , ma fille !

I P H I G É N I E .

Ah , Madame !

Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour  
 Le malheureux objet d'une si tendre amour ?  
 Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?  
 Vous avez à combattre , & les Dieux & les hommes.  
 Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?  
 N'allez point dans un Camp , rebelle à votre époux ,  
 Seule à me retenir vainement obstinée ,  
 Par des soldats peut-être indignement trainée ,  
 Présenter pour tout fruit d'un déplorable effort.  
 Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.  
 Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage ,  
 Et quittez pour jamais un malheureux rivage.  
 Du bûcher qui m'attend , trop voisin de ces lieux ,  
 La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.  
 Sur-tout si vous m'aimez , par cet amour de mere ,  
 Ne reprochez jamais mon trépas à mon pere.

C L Y T E M N E S T R E .

Lui ! par qui votre cœur à Calchas présente. —

I P H I G É N I E .

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

C L Y T E M N E S T R E .

Par quelle trahison le cruel m'a déçue !

I P H I G É N I E .

Il me cédoit aux Dieux dont il m'avoit reçue.  
 Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux ;  
 De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.  
 Vos yeux me reverront dans Oreste mon frere.  
 Puisse-t-il être , hélas ! moins funeste à sa mere !  
 D'un peuple impatient vous entendez la voix.

Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois ;  
Madame ; & rappelant votre vertu sublime. —  
Euribate , à l'Autel conduisez la victime.

## S C E N E I V.

CLYTEMNESTRE , ÆGINE , GARDES.

CLYTEMNESTRE.

AH ! vous n'irez pas seule , & je ne prétends pas. —  
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.  
Perfides , contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous , Madame , & que voulez-vous faire ?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! je me consume en d'impuissans efforts ,  
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.  
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ?

ÆGINE.

Ah ! sçavez-vous le crime & qui vous a trahie ,  
Madame ? Sçavez-vous quel serpent inhumain  
Iphigénie avoit retiré dans son sein ?  
Ériphile , en ces lieux par vous-même conduite ,  
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre ! que Mégère en ses flancs a porté !  
Monstre , que dans nos bras les enfers ont jetté !  
Quoi ! tu ne mouras point ? Quoi ! pour punir son crime. —  
Mais où va ma douleur chercher une victime ?  
Quoi ! pour noyer les Grecs , & leurs mille Vaisseaux ,  
Mer , tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?  
Quoi ! lorsque les chassant du Port qui les recéle ,  
L'Aulide aura vomé leur flotte criminelle ,  
Les vents , les mêmes vents si long-tems accusés ,  
Ne te couvriront pas de ses Vaisseaux brisés ?  
Et toi , Soleil , & toi , qui , dans cette contrée ,  
Reconnois l'héritier , & le vrai fils d'Atrée ;  
Toi , qui n'osas du pere éclairer le festin ,  
Recule , ils t'ont appris ce funeste chemin.  
Mais cependant , ô Ciel ! ô mere infortunée !  
De festons odieux ma fille couronnée ,  
Tend la gorge aux couteaux par son pere apprêtés :  
Calchas va dans son sang. — Barbares , arrêtés.

C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.  
J'entends gronder la foudre, & sens trembler la terre :  
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ses coups.

---

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS,  
GARDES.

ARCAS.

**N**'En doutez point, Madame, un Dieu combat pour vous.  
Achille en ce moment exauce vos prières ;  
Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières.  
Achille est à l'Autel : Calchas est éperdu :  
Le fatal sacrifice est encor suspendu.  
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.  
Achille fait ranger autour de votre fille  
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.  
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,  
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage ;  
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.  
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours,  
De votre défenseur, appuyer le secours,  
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,  
Il veut entre vos bras remettre son amante.  
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas :  
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre ! Ah ! courons, cher Arcas ;  
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse :  
J'irai par-tout : mais, Dieux ! ne vois-je pas Ulysse ?  
C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus tems.

---

SCÈNE DERNIÈRE.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS,  
ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

**N**On, Madame, elle vit ; & les Dieux sont contents :  
Rassurez-vous. Le Ciel a voulu vous la rendre.

Elle vit ! & c'est vous qui venez me l'apprendre ?

U L Y S S E .

Oui, c'est moi, qui long-tems contr'elle & contre vous,  
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux ;  
Moi, qui jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,  
Par d'austeres confeils ai fait couler vos larmes,  
Et qui viens, pufqu'enfin le Ciel est appaifé,  
Réparer tout l'ennuï que jè vous ai caufé.

C L Y T E M N E S T R E .

Ma fille ! Ah, Prince ! ô Ciel ! je demeure éperdue :  
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue ?

U L Y S S E .

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,  
Saifi d'horreur, de joie, & de raviffement.  
Jamais jour n'a paru fi mortel à la Grèce.  
Déjà de tout le Camp la difcorde maîtrefle,  
Avoit fur tous les yeux mis fon bandeau fatal,  
Et donné du combat le funefte fignal.  
De ce fpectacle affreux votre fille alarmée,  
Voyoit pour elle Achille, & contr'elle l'armée.  
Mais quoique feul pour elle, Achille furieux  
Epouvançoit l'Armée, & partageoit les Dieux.  
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage,  
Déjà couloit le fang, prémice du carnage.  
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,  
L'œil farouche, l'air fombre, & le poil hériffé,  
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit fans doute :  
» Vous, Achille, a-t-il dit, & vous, Grecs, qu'on m'é-  
coute.  
» Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,  
» M'explique fon Oracle, & m'inflruit de fon choix.  
» Un autre fang d'Helene, une autre Iphigénie,  
» Sur ces bords immolée, y doit laiffer fa vie.  
» Théfée avec Hélene, uni fecretement,  
» Fit fuccéder l'hymen à fon enlevement.  
» Une fille en fortit, que fa mere a célée ;  
» Du nom d'Iphigénie elle fut appellée.  
» Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours ;  
» D'un finifre avenir je menaçai fes jours.  
» Sous un nom emprunté, fa noire deftinée  
» Et fes propres fureurs ici l'ont amenée.  
» Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux ;  
» Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux. »  
Ainfi parle Calchas. Tout le Camp immobile  
L'écoute avec frayeur, & regarde Eriphile.

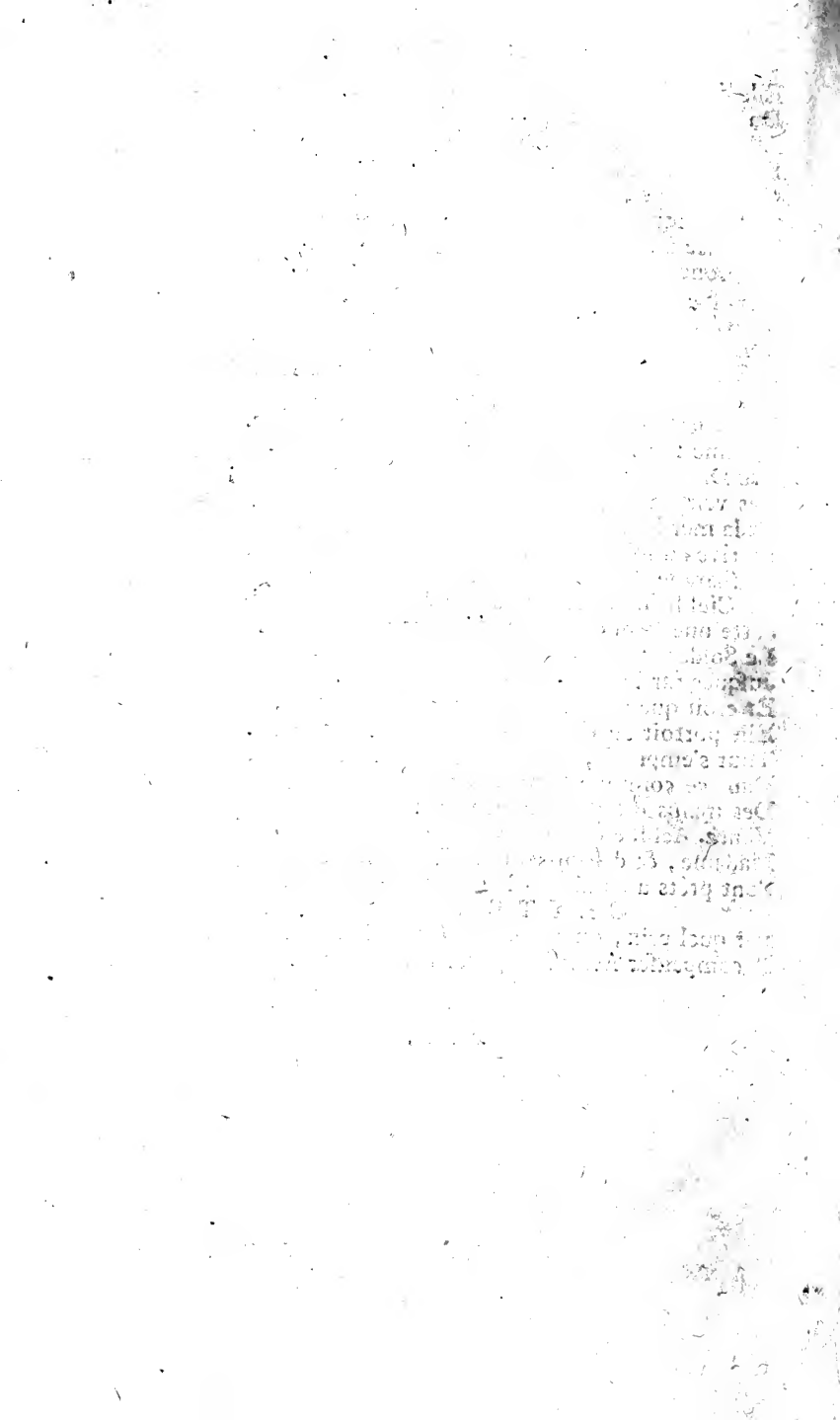
Elle

Elle étoit à l'Autel ; & peut-être en son cœur  
 Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.  
 Elle-même tantôt, d'une course subite,  
 Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.  
 On admire en secret sa naissance & son fort :  
 Mais puisque Troye enfin est le prix de sa mort,  
 L'Armée à haute voix se déclare contr'elle,  
 Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.  
 Déjà pour la saisir Calchas leve les bras :  
 » Arrête, a-t-elle dit, & ne m'approche pas.  
 » Le sang de ces Héros dont tu me fais descendre,  
 » Sans tes profanes mains, sçaura bien se répandre. »  
 Furieuse elle vole ; & sur l'Autel prochain  
 Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.  
 A peine son sang coule & fait rougir la terre,  
 Les Dieux font sur l'Autel entendre le tonnerre ;  
 Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,  
 Et la mer leur répond par ses mugissemens.  
 La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;  
 La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;  
 Le Ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, & parmi nous  
 Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.  
 Le Soldat étonné, dit que dans une nue,  
 Jusques sur le bûcher Diane est descendue ;  
 Et croit que s'élevant au travers de ses feux,  
 Elle portoit au Ciel notre encens & nos vœux.  
 Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie,  
 Dans ce commun bonheur, pleure son ennemie.  
 Des mains d'Agamemnon venez la recevoir :  
 Venez. Achille & lui brûlent de vous revoir,  
 Madame, & désormais tous deux d'intelligence,  
 Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

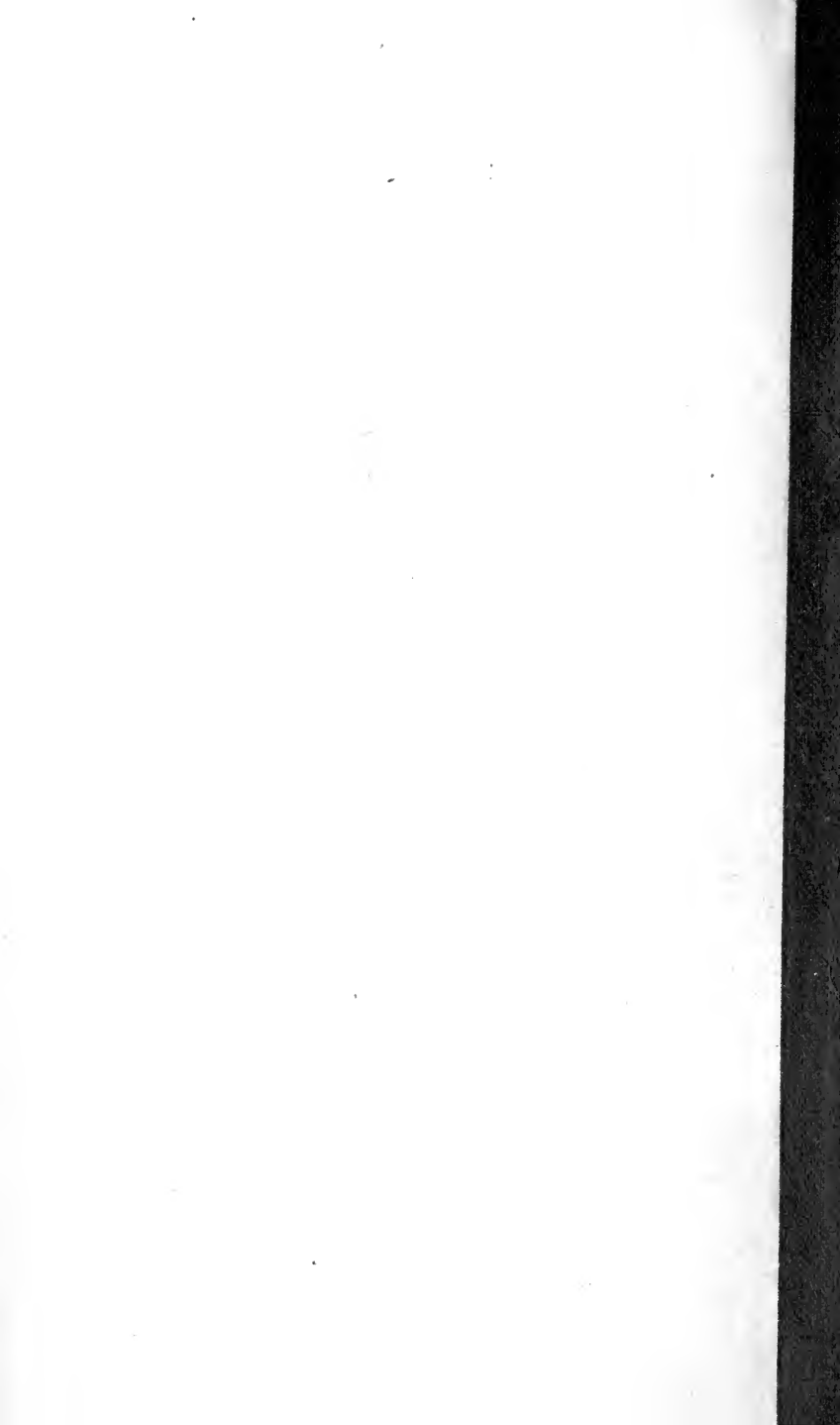
*C L Y T E M N E S T R E.*

Par quel prix, quel encens, ô Ciel ! puis-je jamais  
 Récompenser Achille & payer tes bienfaits !

*F I N.*



f/3 J. W. S. 1871





PQ  
1896  
A1  
1769

Racine, Jean Baptiste  
Iphigénie

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

